

Une voie de jonction entre comprendre et expliquer

Alain Beaulieu
Université Laurentienne

Herméneutique et méthode scientifique

Je me permettrai dans un premier temps de discuter ce qui pourrait opposer la recherche dans les humanités et la recherche dans les sciences naturelles.

Je partirai d'une distinction qui me paraît assez fondamentale, établie au 19^e siècle par l'historien et philosophe allemand Wilhem Dilthey. Dilthey s'intéresse aux « sciences de l'esprit », ou aux *Geisteswissenschaften* dans sa langue allemande, qui correspondent *grosso modo* aux humanités, en incluant certaines sciences sociales pourvu qu'elles ne mettent pas l'emphase sur des approches empiriques. Les sciences de l'esprit, selon Dilthey, n'ont rien à expliquer au sens où elles n'ont pas à produire des « objectivités scientifiques ». Leur force tient plutôt dans ce qu'elles peuvent contribuer à comprendre qui nous sommes en interprétant le monde dans lequel nous vivons. Les humanités ne développent pas de savoirs objectifs, nous dit Dilthey, mais elles donnent du sens. En somme, Dilthey oppose l'explication du monde de la nature à la compréhension du monde de l'esprit.

Dilthey croyait qu'à cet acte herméneutique de compréhension, qui n'ouvre sur aucune connaissance objective, est pourtant liée une méthode à valeur scientifique avec des règles identifiables et applicables du type : « Ne pas interpréter une partie sans avoir une vue d'ensemble du tout », ou encore « Bien distinguer ce qui est explicite et ce qui est implicite dans un texte », etc.

Les règles de la méthode de Dilthey ont de belles ambitions, mais il me semble qu'aucune méthode dans les humanités n'a mené vers des vérités universelles. Ni la méthode cartésienne, ni la méthode géométrique de Spinoza, ni la méthode généalogique de Nietzsche, ni la méthode structuraliste ou la méthode psychanalytique n'offrent de garantie quant à la vérité et à la prédiction. On pourrait même être tenté de réserver le terme « vérité » aux sciences naturelles de par leur pouvoir prédictif. On peut, par exemple, scientifiquement prédire les éclipses avec une déconcertante précision, mais il demeurera toujours de l'intangible quant à l'effet qu'une œuvre d'art est susceptible de produire. Au mieux, les humanités développent des manières de dire vrai ou encore produisent des effets de vérité à explorer sur un mode intuitif, en mobilisant un certain « tact » ou un certain « flair », pour parler comme Gadamer, ce « tact » faisant office de méthode sans en être une véritablement puisqu'il est dépourvu de règles. En ce sens, la détermination d'un bon chemin à suivre conduisant à un effet de vérité n'est pas un enjeu essentiel pour les humanités. Selon Gadamer, le « tact », de nature intuitive, est incompatible avec l'idée même de méthode.

Dans les humanités, l'essentiel n'est pas d'emprunter tel chemin déterminé ou de suivre telle méthode avec des règles précises, mais plutôt de parvenir à un résultat qui ne se donnera jamais comme une réponse définitive. Les humanités mettent en relief des problèmes insolubles ou des questions nouvelles. Contrairement aux sciences naturelles, où le même chemin parcouru doit normalement mener au même résultat, dans les humanités, la norme consiste plutôt à user de son « flair » pour produire du sens singulier, ouvrir sur un questionnement nouveau, ou, sur un plan spirituel, se transformer soi-même.

Ainsi, les humanités cherchent moins à objectiver et à prédire qu'elles invitent à expérimenter le monde sur un mode intuitif, ce qui a son lot de complexité, tandis que les sciences modernes de la nature développent des méthodes visant à objectiver ou à « mathématiser » le monde extérieur ou physique, c'est-à-dire en tirer des lois d'organisation.

Les deux cultures

On se retrouve alors devant une opposition entre, d'une part, la démarche scientifique à visée objectivante et, d'autre part, le caractère intuitif des humanités ; ce qui peut se ramener à une opposition entre connaître et exister. En généralisant, on peut dire que cette disjonction anime la pensée occidentale depuis le 16^e ou 17^e siècle, c'est-à-dire depuis la révolution scientifique. Arts et sciences, qui étaient si admirablement bien intégrés dans un esprit comme celui de Léonard de Vinci ou de Johannes Kepler, prennent dorénavant des directions différentes. Ce qui a amené Charles Snow, en 1959, à parler d'un fossé entre les deux cultures : soit entre la culture scientifique et la culture des humanités.

La révolution scientifique est une sorte de cage de fer qui exerce son emprise sur tous les champs du savoir. Solides comme l'acier, les succès de la science, son pouvoir prédictif notamment, sont indéniables ; ils contribuent sans conteste au progrès de l'humanité. Les humanités sont en partie prisonnières de cette cage, elles peinent à s'en dégager, victimes de leur déficit perçu en prédictibilité et en production de vérités objectives.

Le plus étonnant est peut-être que les humanités survivent encore aujourd'hui, ce qui témoigne aussi de leur grande force. Des scientifiques contemporains de renom n'ont pas hésité à les mépriser publiquement, tandis que d'autres voient aussi dans les humanités une sorte de salut. Stephen Hawking considère, par exemple, que la philosophie est morte parce qu'elle n'a pas suivi les développements de la physique moderne, tandis que pour Hubert Reeves, les théories scientifiques et la poésie entretiennent des visées complémentaires.

La question est donc celle d'une possible réconciliation. Le réel est-il condamné à être divisé entre nature et culture, connaître et exister, expliquer et comprendre, objectivité et sens ? Les humanités et les sciences naturelles étaient-elles destinées, chacune de leur côté, à comprendre ou à expliquer, au mieux, qu'une moitié de la réalité ? Peut-on encore rêver d'un savoir intégral ?

Il y a deux premières façons d'établir un dialogue, ne serait-ce que partiel, entre les sciences et les humanités : le holisme et le scientisme.

La perspective holiste renverse une tendance en accordant préséance aux humanités sur les sciences (on peut penser ici à la théosophie, à la transdisciplinarité, à la scientologie ou que sais-je encore). Ce qui peut s'exprimer, par exemple, par un retour à des valeurs ancestrales, à la sagesse des anciens, ou même au mythe comme principe explicatif. Avec comme conséquence la production d'une vision du monde plutôt conservatrice qui risque de renier le progrès des avancées scientifiques.

L'approche scientifique, quant à elle, se présente comme apparemment plus progressiste en ce qu'elle transpose la méthode scientifique dans le champ des sciences humaines. Le scientisme met ce qu'il y a de plus humain dans l'homme au défi d'échapper à la méthode scientifique. En ce sens, c'est un

peu l'inverse de l'approche holiste en ce que le scientisme endosse de plain-pied la révolution scientifique en s'accordant un pouvoir prédictif sur le fait humain. Le scientisme reconnaît l'existence d'une humanité tout en cherchant à l'organiser scientifiquement. C'est ainsi que des méthodes empiriques à caractère scientifique peuvent, par exemple, être mobilisées pour expliquer (davantage que de comprendre) l'être humain.

Je viens de discuter brièvement deux façons de créer un dialogue entre les sciences de la nature et les humanités : le holisme et le scientisme. Il s'agit dans les deux cas d'un dialogue déséquilibré en tant que, d'une part, le holisme, tel que je l'ai décrit, crée une inflation des humanités en rejetant en partie ou en totalité la science, tandis que, d'autre part, le scientisme crée d'une inflation de la conscience scientifique au détriment du « tact » caractéristique des humanités.

Il m'apparaît que ce sont là les voies dominantes du dialogue entre « les deux cultures ». J'aimerais en suggérer une troisième.

Cette troisième voie, peut-être idéaliste, consiste à mettre les humanités et les sciences naturelles sur un pied d'égalité axiologique tout en respectant leurs différences. Elle vise à établir un équilibre entre comprendre et expliquer, ou entre connaître et exister. Cet équilibre implique l'imagination, une faculté humaine partagée par toutes les disciplines, au moins à un niveau théorique, ce que les sciences naturelles ont peut-être tendance à oublier, trop préoccupées par la mathématisation du monde.

Les humanités et les sciences naturelles peuvent, et doivent dans une certaine mesure, travailler de manière indépendante les unes par rapport aux autres. En un sens, elles n'ont rien en commun : ni les objets d'études, ni la conceptualité, ni le style argumentaire, et j'en passe. Chercher à établir un dialogue entre les humanités et les sciences naturelles serait même anti-productif. C'est pourquoi il faut le plus souvent les laisser travailler chacune de leur côté. Ce qu'elles font, mais, j'oserais dire, trop souvent.

Les humanités et les sciences naturelles savent aussi être à leur meilleur lorsqu'elles convergent vers un point de jonction, sans toutefois que ce point de jonction ne les unisse complètement. Par exemple, lorsqu'une hypothèse philosophique ancienne retrouve vie en science, ou lorsqu'une théorie scientifique devient source d'inspiration pour le travail artistique. C'est ce qui s'est passé, me semble-t-il, lorsque notre modernité artistique a fait de certaines idées issues de la physique nouvelle (relativité, chaos, etc.) une source d'inspiration pour le travail artistique. Ou lorsque des scientifiques reprennent, pour leur compte, des hypothèses élaborées par des gens de lettres (plurivers, vie extra-terrestre, etc.).

Il n'y a pas de théorie scientifique sans imagination ou sans imaginer ce que la matière pourrait être. L'imagination est bien sûr la force des humanités, mais la science en est également pourvue, en particulier lorsqu'elle s'adonne à un travail théorique. Cette imagination peut constituer un point de jonction entre les humanités et les sciences naturelles. Au sein de l'imagination, la compréhension d'un sens et l'explication de la nature établissent un rapprochement. Mais l'imagination, laissée à elle-même, risque de demeurer désincarnée. Elle ne peut être qu'une face de la médaille, une face de la jonction. L'autre face étant, elle, matérielle et incarnée : c'est peut-être le cerveau comme point de culmination complexe du système nerveux, tel que le conçoit Gilles Deleuze. Un cerveau matériel, imparfait, inapte à tout connaître, soumis à des ratés, confronté au chaos de même qu'au règne des

opinions qui crée le monde. Le cerveau fini (au sens de « sujet à la finitude ») abrite la faculté de l'imagination au pouvoir infini.

Le couple « cerveau-imagination » pourrait ainsi constituer un point de jonction entre les sciences naturelles et les humanités, c'est-à-dire entre la nature et la culture, ou pour répondre à Charles Snow, entre la culture scientifique et la culture des humanités.

Conclusion

En résumé, j'ai soutenu, dans ce qui précède, ceci :

1) Les sciences naturelles et les humanités ont des fonctions distinctes : celle d'expliquer dans le cas des premières, et de comprendre pour les secondes ; l'explication et la compréhension faisant appel à des facultés humaines distinctes ;

2) Pour les humanités, la question de la méthode peut se résumer à une question de « tact » ou de « flair » ; en fonctionnant sur un tel mode intuitif, les humanités ne peuvent prétendre au savoir objectif ;

3) Les perspectives du holisme et du scientisme tentent d'intégrer la culture scientifique (qui produit des connaissances) et la culture des humanités (qui produit du sens) ;

4) Ces deux tentatives demeurent lacunaires en tant que le holisme, en impliquant une inflation des humanités, crée un déficit scientifique, tandis que le scientisme implique une inflation scientifique en créant un déficit des humanités ;

5) Une troisième voie de réconciliation à caractère, disons, plus égalitariste est proposée ; elle se fonde sur une autre faculté humaine, à savoir ni sur la faculté de connaître ni sur la faculté de comprendre, mais sur la faculté de l'imagination incarnée dans le cerveau ; alors que les humanités produisent du sens en nourrissant la vie spirituelle, et que les sciences naturelles produisent des explications au sujet des corps matériels, l'assemblage imagination-cerveau produit le moins imparfaitement possible, à la fois sens et savoir.

Mais à quoi tout cela rime-t-il ?

Les humanités ont perdu et perdent globalement du terrain (ou de la valeur) en face des succès scientifiques. On le voit dans les médias et dans les milieux universitaires. Si bien qu'on ne perçoit plus très bien le rôle qu'elles peuvent encore jouer. La non-reconnaissance d'un point de jonction ne peut que contribuer à éloigner les deux cultures, et même accélérer le déclin des humanités.

Il faut donc rappeler aux sciences le rapport intrinsèque qu'elles entretiennent avec les humanités. Sans les humanités, les sciences perdent une partie de leur imaginaire. D'où l'importance pour une société d'avoir des humanités saines et des sciences fortes puisqu'elles ont comme mission ultime de se nourrir mutuellement.

Il ne s'agit pas d'être naïf au point de croire en une synthèse idéale des savoirs ou à une parfaite intégration des méthodes. Épistémologiquement, toute réponse renvoie à un nouveau problème, et méthodologiquement les sciences naturelles et les humanités procèdent selon des logiques qui leur sont propres. Il s'agirait plutôt, plus modestement et plus réalistement, de créer des zones d'interférence pour apprendre, simultanément, à connaître et à exister autrement.

Références

- Deleuze, Gilles et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991.
- Dilthey, Wilhelm, *Introduction à l'étude des sciences humaines* [1883], Paris, PUF, 1942.
- Gadamer, Hans-Georg, *Vérité et méthode* [1960], Paris, Seuil, 1996.
- Hawking, Stephen et Leonard Mlodinow, *Y a-t-il un grand architecte de l'univers ?* [2010], Paris, Odile Jacob, 2011.
- Reeves, Hubert, *Poussières d'étoiles*, Paris, Seuil, 1984.
- Snow, Charles, « Les deux cultures » [1959], dans *Les Deux cultures, suivi D'état de siège*, Paris, Les Belles Lettres, 2021.